

INTRODUCTION

Mon but est de vous amener à lire le livre I du *Capital*, à le lire tel que Marx voulait qu'il soit lu¹. Cette entreprise peut paraître ridicule, puisque si vous n'avez pas lu cet ouvrage, il vous est impossible de connaître les intentions de Marx. Or je peux vous assurer qu'il souhaitait être lu vraiment et attentivement. Tout véritable apprentissage implique un effort pour comprendre l'inconnu. La lecture du *Capital* proposée dans ce livre se révélera d'autant plus éclairante que vous aurez préalablement lu les chapitres traités. C'est pourquoi je voudrais vous encourager à vous frotter directement au texte de Marx, pour que vous puissiez vous faire votre propre idée de sa pensée.

Cela soulève d'emblée une difficulté. Tout le monde a entendu parler de Karl Marx, tout le monde a entendu les mots «marxisme» et «marxiste», qui possèdent toutes sortes de connotations : vous avez donc forcément des idées préconçues et des préjugés – favorables ou non. Je vous demanderai cependant de commencer par mettre de côté, autant que possible, ce que vous croyez savoir de Marx, afin de pouvoir entendre ce qu'il a réellement à dire.

D'autres obstacles nous empêchent d'accéder directement au texte. Notre lecture est par exemple conditionnée par notre formation intellectuelle et notre expérience. Pour de nombreux étudiants, les considérations et préoccupations académiques dominent : ils auront naturellement tendance à lire Marx d'un point de vue disciplinaire particulier et exclusif. Or Marx n'aurait jamais obtenu de poste universitaire dans aucune discipline. Aujourd'hui encore, de nombreux départements répugnent à l'admettre dans leurs programmes. Donc si vous êtes un étudiant de 2^e ou 3^e cycle désireux de bien le lire, il vous faudra faire abstraction de ce qui vous permettra d'obtenir un poste dans votre domaine – certes pas définitivement, mais au moins dans votre lecture de Marx. En un mot, vous devrez, pour comprendre son propos, faire tous les efforts pour vous arracher à votre discipline, à votre formation intellectuelle, et surtout à votre expérience personnelle (que vous soyez un syndicaliste, un militant associatif ou un entrepreneur capitaliste).

En faisant cet effort d'ouverture, vous pourrez apprécier l'incroyable richesse du *Capital*. Shakespeare, les Grecs, Faust, Balzac, Shelley, les contes de fée, les loups-garous, les vampires : vous

1. L'édition du *Capital* utilisée pour la traduction de cet ouvrage et à laquelle nous renverrons est la suivante : Karl Marx, *Le Capital. Critique de l'économie politique, livre premier : le procès de production du capital*, trad. dirigée par J.-P. Lefebvre, Paris, Presses Universitaires de France, 1993. [NdE]

trouvez tout cela au fil de ces pages, aux côtés d'innombrables économistes politiques, philosophes, anthropologues, journalistes et penseurs politiques. Marx s'appuie sur une immense quantité de sources, qu'il pourrait être instructif – et amusant – de repérer, puisqu'il néglige souvent de les citer directement. Depuis que j'enseigne *Le Capital*, je n'ai eu de cesse d'en découvrir. Au départ, par exemple, je n'avais pas lu grand-chose de Balzac. Mais plus tard, en lisant ses romans, je me suis souvent écrié : « Ah ! C'est donc de là que vient cette phrase de Marx ! » Or non seulement ce dernier semble avoir fait une lecture approfondie de Balzac, mais il avait l'ambition d'écrire une étude d'ensemble sur *La Comédie humaine* quand il aurait achevé *Le Capital*. On comprend pourquoi en lisant conjointement ces deux œuvres.

Le Capital est donc un texte qui présente une immense richesse et de multiples dimensions. Il s'inspire d'innombrables expériences, conceptualisées dans différentes littératures, à différents moments, dans différents lieux, dans différentes langues. Je m'empresse d'ajouter que cela ne signifie pas que l'on sera incapable de comprendre l'ouvrage si l'on ne saisit pas toutes les sources sur lesquelles il s'appuie. Mais l'idée qui me paraît exaltante (et j'espère que vous partagerez mon avis), c'est qu'il y a là, dans le monde extérieur, un gigantesque trésor de ressources susceptibles d'éclairer notre vie. Marx a su en tirer profit, et nous pouvons en faire de même.

Vous pourrez aussi constater que *Le Capital* est un livre prodigieux, simplement en tant que livre. Quand on le lit en entier, il se révèle être une construction littéraire immensément gratifiante. Mais c'est ici que commencent à apparaître d'éventuels obstacles à la compréhension. Nombre d'entre vous ont lu des extraits d'œuvres de Marx au cours de leurs études : vous avez peut-être lu le *Manifeste du Parti communiste* au lycée ; peut-être avez-vous suivi l'un de ces cours de théorie sociale où l'on passe deux semaines sur Marx, deux autres sur Weber, Durkheim, Foucault et une foule d'autres personnages importants ; il se peut aussi que vous ayez lu des extraits du *Capital* ou une présentation théorique des idées politiques de Marx. Mais les extraits ou les présentations abstraites n'ont absolument rien à voir avec la lecture du *Capital* dans son intégralité. Car alors les petits fragments épars apparaissent sous un nouveau jour, et commencent à s'agencer dans un récit bien plus vaste. Il est essentiel que vous

soyez particulièrement attentif à l'ordonnancement global, et prêt à adopter un point de vue différent sur les fragments et passages que vous connaissez déjà. Marx voulait assurément que son œuvre soit lue comme totalité, et il se serait violemment opposé à l'idée que l'on puisse la comprendre par des extraits, fussent-ils bien choisis. Il n'aurait sûrement pas vu d'un bon œil qu'on lui consacre deux semaines d'un cours d'introduction à la théorie sociale, de même qu'il ne se serait jamais contenté de passer deux petites semaines à étudier Adam Smith. La lecture intégrale du *Capital* modifiera sans doute profondément votre conception de la pensée marxienne. Mais cela implique de lire ce livre comme un livre – et c'est précisément à cela que je voudrais vous aider.

Contrairement à ce que j'ai dit précédemment, les points de vue disciplinaires peuvent se révéler utiles pour comprendre *Le Capital*. Si je reste naturellement opposé aux lectures exclusives qui guident presque invariablement l'approche savante, j'ai découvert, au fil des années, l'utilité des perspectives disciplinaires. Depuis 1971, je fais presque chaque année un cours sur *Le Capital*, parfois deux ou trois fois par an, pour toutes sortes de classes. Une année, j'avais pour auditoire une classe de philosophes – d'orientation assez hégélienne – de ce qui s'appelait alors le Morgan State College de Baltimore ; une autre, je m'adressais à des étudiants en master d'anglais de l'université Johns Hopkins ; une autre année encore, la classe était principalement composée d'économistes. Or ce qui m'a paru fascinant, c'est que chaque groupe percevait des choses différentes dans *Le Capital*. J'ai pu constater que ce travail avec des spécialistes de diverses disciplines avait considérablement enrichi ma compréhension de cet ouvrage.

Mais il m'est aussi arrivé de trouver cet enseignement agaçant et même douloureux, lorsqu'une classe ne partageait pas mon point de vue, ou voulait absolument s'attarder sur des sujets qui me paraissaient nuls et non avenus. Une année, j'ai essayé de faire cours à une classe d'étudiants du programme de langues romanes à l'université Johns Hopkins. À mon immense frustration, nous avons passé presque tout le semestre sur le premier chapitre. Je n'arrêtais pas de dire : « Écoutez, il faut qu'on avance et qu'on aille au moins jusqu'au chapitre sur la journée de travail », et ils me répondaient invariablement : « Non, non, non, nous voulons être sûrs d'avoir bien compris. Qu'est-ce que la valeur ? Que veut

dire exactement Marx quand il qualifie l'argent de marchandise? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fétichisme?», et ainsi de suite, à l'infini. Ils avaient même apporté l'édition allemande pour vérifier la qualité de la traduction. Il se trouvait que tous s'inscrivaient dans la lignée d'un philosophe dont je n'avais jamais entendu parler, d'un philosophe qui, me disais-je alors, devait être un parfait imbécile sur le plan politique (voire intellectuel) pour adopter ce type d'approche. Ce philosophe n'était autre que Jacques Derrida, qui avait enseigné à Johns Hopkins entre la fin des années 1960 et le début des années 1970. En réfléchissant après-coup sur cette expérience, je me suis aperçu qu'en vérité, cette classe m'avait appris qu'il était absolument crucial de s'intéresser de près au langage de Marx – ce qu'il dit, comment il le dit, mais aussi ce qu'il tient pour acquis –, rien qu'en passant ce premier chapitre au peigne fin.

Mais rassurez-vous, ce n'est pas ce type de lecture que vais proposer ici. Car non seulement je suis déterminé à traiter de l'analyse marxienne de la journée de travail, mais j'ai de plus la ferme intention de vous conduire au bout du livre I. Je voulais simplement souligner que, dans leur diversité, les perspectives disciplinaires sont susceptibles de dévoiler les dimensions multiples de la pensée de Marx, précisément parce que ce texte repose sur une tradition critique incroyablement riche et diverse. Je suis redevable aux nombreux individus et aux différents groupes avec lesquels j'ai lu cet ouvrage au fil des années, justement parce qu'ils m'ont fait découvrir des aspects de Marx que je n'aurais jamais pu percevoir tout seul. Pour moi, ce processus d'apprentissage est sans fin. L'analyse proposée dans *Le Capital* s'appuie sur trois grands courants politiques et intellectuels que Marx réinscrit dans la perspective à laquelle il était profondément attaché : celle de développer une théorie critique. À un âge relativement jeune, il adressa à l'un de ses collègues un petit texte intitulé *Pour une critique implacable de tout ce qui existe* (ambition modeste s'il en est!) C'est un article fascinant, dont je vous recommande chaudement la lecture. Marx ne dit pas : « Tout le monde est idiot et moi, le grand Marx, je vais tout critiquer et tout mettre à bas. » Il écrit au contraire qu'un grand nombre de penseurs très sérieux ont consacré tous leurs efforts à penser le monde, et qu'ils ont saisi des choses que l'on doit respecter, si unilatérales ou biaisées soient-elles. La méthode critique s'appuie sur ce que d'autres ont

vu ou dit, et elle retravaille ce matériau pour transformer de fond en comble et la pensée, et le monde qu'elle décrit. Selon Marx, on produit des connaissances nouvelles lorsqu'on s'empare de blocs conceptuels radicalement différents, et qu'on les frotte les uns contre les autres pour faire jaillir un feu révolutionnaire. C'est précisément ce qu'il fait dans *Le Capital* : il rassemble des traditions intellectuelles divergentes pour offrir au savoir un cadre résolument neuf et proprement révolutionnaire.

Le Capital est donc le point de convergence de trois grands courants de pensée : l'économie politique classique, tout d'abord, qui se développe entre le xvii^e siècle et le milieu du xix^e, principalement mais pas exclusivement en Grande-Bretagne, et dont les principaux représentants sont William Petty, Locke, Hobbes et Hume, et surtout la grande triade formée par Smith, Malthus et Ricardo, sans oublier, parmi de nombreux autres, James Steuart. Il y a aussi une tradition française de l'économie politique (les physiocrates, comme Quesnay et Turgot, et plus tard, Sismondi et Say). Enfin, une poignée d'Italiens et d'Américains (comme Carey) fournit à Marx un matériau critique additionnel. Il soumet tous ces penseurs à une critique approfondie dans les trois volumes qui portent aujourd'hui le titre de *Théories sur la plus-value*. Comme Marx n'avait ni photocopieuse ni Internet, il recopia laborieusement de longs passages de Smith, de Steuart ou d'autres pour en faire le commentaire. Dans sa lecture d'Adam Smith, il commence par admettre bon nombre des thèses défendues par cet auteur ; mais il recherche ensuite les failles et les contradictions de son argumentaire, lesquelles, une fois rectifiées, transformeront radicalement la thèse qu'il avait énoncée. Cette forme argumentative est omniprésente dans *Le Capital*, qui s'articule, comme son sous-titre l'indique, sur une « critique de l'économie politique ».

Seconde base conceptuelle de la théorie marxienne : la tradition philosophique dont les Grecs sont aux yeux de Marx les initiateurs. Ce dernier, qui consacra sa thèse à Épicure, avait une intime connaissance de la philosophie grecque. Et vous verrez qu'il prend souvent appui sur Aristote dans ses démonstrations. Il connaissait aussi très bien l'influence de la pensée grecque sur la tradition de la philosophie critique – Spinoza, Leibniz et bien sûr Hegel, sans oublier Kant et de nombreux autres. Marx établit un lien entre la philosophie critique (qui s'est surtout développée en Allemagne) et l'économie politique franco-britannique. Cependant, on aurait

tort d'envisager ces courants seulement en termes de traditions nationales : Hume, par exemple, était tout autant un philosophe – empiriste, certes – qu'un économiste politique ; Descartes et Rousseau ont aussi eu une influence significative sur la pensée marxienne. Mais si la philosophie critique allemande a eu une si forte importance pour Marx, c'est parce que c'est au sein de cette tradition qu'il a été formé. En outre, le climat critique qui régnait en Allemagne dans les années 1830 et 1840 (surtout grâce à ceux que l'on appellerait plus tard les « jeunes hégéliens ») eut un profond impact sur sa pensée.

Enfin, le troisième courant de pensée sur lequel Marx s'appuie n'est autre que le socialisme utopique. À son époque, cette mouvance se développait surtout en France, même si l'on considère généralement que c'est un Anglais, Thomas More, qui lui a donné sa forme moderne – car cette tradition remonte elle aussi aux Grecs – et même si un contemporain de Marx, Robert Owen, auteur de copieux tracts utopiques, avait la ferme intention de mettre ses idées en pratique. Mais dans les années 1830 et 1840 c'est en France que la pensée utopique connut sa plus prodigieuse floraison, largement inspirée par les écrits de Saint-Simon, de Fourier et de Babeuf. Étienne Cabet par exemple, fonda le groupe des Icariens, qui s'implanta aux États-Unis après 1848. Mais il y avait aussi Proudhon et les proudhoniens, Auguste Blanqui (qui inventa l'expression de « dictature du prolétariat ») et ceux qui, comme lui, s'inscrivaient dans la tradition jacobine (celle de Babeuf), le mouvement saint-simonien, des fouriéristes comme Victor Considérant, ou encore des féministes socialistes comme Flora Tristan. C'est aussi en France que, dans les années 1840, de nombreux radicaux se donnèrent, pour la première fois, le nom de communistes (quoiqu'ils ne sussent pas très bien quel sens donner à ce mot). Non seulement Marx connaissait bien ce courant de pensée, mais il y était immergé, surtout pendant les années qu'il passa à Paris (dont il fut expulsé en 1844) – je dirais même qu'il lui doit bien plus qu'il n'incline à le reconnaître. Il prit cependant ses distances avec l'utopisme, l'estimant responsable des échecs de la révolution parisienne de 1848. Comme le montre le *Manifeste du Parti communiste*, ce qui le répugnait le plus chez les utopistes, c'était qu'ils imaginaient une société idéale sans savoir le moins du monde comment la réaliser. Marx entretient donc un rapport négatif à ce courant, surtout à la pensée de Fourier et de Proudhon.

Tels sont donc les trois principaux fils conceptuels que Marx va nouer dans *Le Capital*. Son but est de proposer un projet politique radical qui dépassera le socialisme utopique, superficiel à ses yeux, en direction d'un communisme scientifique. Mais pour ce faire, il ne peut se contenter d'opposer les utopistes aux économistes politiques. Il lui faut recréer et redéfinir la méthode des sciences sociales. Pour le dire vite, cette nouvelle méthode scientifique repose sur l'examen de l'économie politique classique (surtout britannique) à partir des outils développés par la philosophie critique (surtout allemande), dans le but d'éclairer l'élan utopique (surtout français) et de répondre aux questions suivantes : qu'est-ce que le communisme ? Comment doivent penser les communistes ? Comment comprendre et critiquer le capitalisme scientifiquement, afin d'ouvrir la voie à une révolution communiste ? Nous verrons cependant que si *Le Capital* éclaire la compréhension scientifique du capitalisme, il ne nous dit guère comment construire une révolution communiste, ni à quoi pourrait ressembler une société communiste.

J'ai déjà évoqué certains des obstacles empêchant que l'on lise *Le Capital* comme Marx le souhaitait. Lui-même n'avait que trop conscience de ces difficultés, qu'il évoque dans les différentes préfaces de son ouvrage. Ainsi en 1872, dans la préface à l'édition française, il répond à Maurice Lachatre qu'il « applaudi[t] à [son] idée de publier la traduction de *Das Kapital* en livraisons périodiques ».

Sous cette forme l'ouvrage sera plus accessible à la classe ouvrière et pour moi cette considération l'emporte sur toute autre. (...) Voilà le beau côté de votre médaille, mais en voici le revers : la méthode d'analyse que j'ai employée, et qui n'avait pas encore été appliquée aux sujets économiques, rend assez ardue la lecture des premiers chapitres, et il est à craindre que le public français, toujours impatient de conclure, avide de connaître le rapport des principes généraux avec les questions immédiates qui le passionnent, ne se rebute parce qu'il n'aura pu tout d'abord passer outre. (...) C'est là un désavantage contre lequel je ne puis rien si ce n'est toutefois prévenir et prémunir les lecteurs soucieux de vérité. Il n'y a pas de route royale pour la science, et ceux-là seulement ont chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés. (19)¹

1. Les numéros entre parenthèses renvoient aux pages correspondantes de Karl Marx, *Le Capital. Critique de l'économie politique, livre premier : le procès de production du capital*, trad. dirigée par J.-P. Lefebvre, Paris, Presses universitaires de France, 1993. [NdE]

À mon tour, je me dois d'avertir tous les lecteurs de Marx, si avides de vérité qu'ils soient, qu'en effet, les premiers chapitres du *Capital* sont particulièrement ardu. Il y a deux raisons à cela : la première a trait à la méthode employée par Marx, sur laquelle nous reviendrons sous peu ; quant à la seconde, elle touche à l'orientation particulière qu'il donne à son projet.

Marx cherche à comprendre le fonctionnement du capitalisme en effectuant une critique de l'économie politique. Il sait l'immensité de la tâche. Pour entamer cette entreprise, il doit développer un appareil conceptuel qui lui permettra d'envisager le capitalisme dans toute sa complexité. Dans la postface à la deuxième édition allemande du *Capital*, il explique comment il entend mener ce projet :

Le mode d'exposition doit se distinguer formellement du mode d'investigation. À l'investigation de faire sienne la matière dans le détail, d'en analyser les diverses formes de développement et de découvrir leur lien intime. C'est seulement lorsque cette tâche est accomplie que le mouvement réel peut être exposé en conséquence. Si l'on y réussit et que la vie de la matière traitée [le mode de production capitaliste] se réfléchit alors idéellement, il peut sembler que l'on ait affaire à une construction *a priori*. (17)

La méthode de recherche part de tout ce qui existe – de la réalité telle qu'elle est vécue, de toutes les descriptions qu'en ont donné les économistes politiques, les philosophes, les romanciers, etc. Marx soumet cette matière à une critique rigoureuse dans le but de découvrir des concepts simples mais puissants, car susceptibles d'éclairer le fonctionnement de la réalité. C'est ce qu'il appelle la méthode descendante : nous partons de la réalité immédiate, du monde qui nous entoure, pour découvrir progressivement les concepts fondamentaux qui sous-tendent cette réalité. Une fois munis de ces concepts, nous pouvons entamer une remontée vers la surface – c'est la méthode ascendante. Nous comprenons alors à quel point le monde phénoménal peut se révéler trompeur. Ce point de vue privilégié nous permet d'interpréter le monde d'une façon radicalement différente.

En règle générale, Marx part de l'apparence de surface pour découvrir les concepts profonds. Dans *Le Capital* au contraire, il commence par présenter les concepts fondamentaux et les conclusions qu'il a pu dégager grâce à sa méthode de recherche. Les premiers chapitres exposent ainsi les concepts directement, rapidement, de sorte que ces derniers passent d'abord pour des

constructions *a priori* et arbitraires. Beaucoup, en lisant *Le Capital* pour la première fois, se disent : « Mais d'où viennent toutes ces idées et tous ces concepts ? Pourquoi Marx les utilise-t-il ainsi ? » Une grande partie du temps, on ne comprend absolument rien à ce dont il parle. Mais au fur et à mesure, ces concepts se mettent à éclairer le monde, et à la longue, les notions de valeur et de fétichisme prennent tout leur sens.

Cependant, ce n'est qu'une fois arrivé à la fin du livre que l'on saisit pleinement le fonctionnement de ces concepts ! Stratégie inhabituelle, pour ne pas dire bizarre, tant nous sommes plutôt habitués à des approches qui bâtissent leur argument brique par brique. L'argumentaire de Marx s'apparenterait plutôt à un oignon. Métaphore peut-être malheureuse, car comme on me l'a fait remarquer, la découpe d'un oignon fait pleurer... Marx part de la partie extérieure de l'oignon, et, couche après couche, il finit par atteindre le cœur de la réalité, son noyau conceptuel. Puis il reprend l'argumentaire pour retrouver l'extérieur, et regagne la surface après avoir traversé plusieurs couches théoriques. L'argument ne révèle sa véritable force qu'une fois que nous sommes revenus au domaine de l'expérience : nous découvrons alors que nous sommes désormais munis d'outils entièrement neufs pour comprendre et interpréter cette expérience. Du même coup, Marx a formidablement éclairé le développement du capitalisme, et des concepts qui, au premier abord, paraissaient abstraits et *a priori* se révèlent ainsi riches de sens. En outre, au fur et à mesure de sa progression, Marx élargit la gamme de ses concepts.

On pourra éprouver des difficultés à s'habituer à cette approche, assurément très différente de celle qui s'élabore brique après brique. En pratique, cela suppose de s'accrocher, surtout dans les trois premiers chapitres, alors que l'on ne sait pas très bien ce qui se passe, jusqu'à ce que la suite du texte finisse par éclairer le début. Alors, mais alors seulement, on commence à saisir le fonctionnement de ces concepts.

Marx part du concept de marchandise. À première vue, ce point de départ pourra sembler arbitraire, sinon étrange. Le nom même de Marx évoque immédiatement une phrase comme celle du *Manifeste* : « Toute l'histoire est l'histoire de la lutte des classes. » Alors pourquoi *Le Capital* ne s'ouvre-t-il pas sur la lutte des classes ? Il faut même attendre 300 pages avant que Marx ne daigne en parler autrement que de façon allusive, ce qui est

susceptible d'exaspérer ceux qui recherchent dans cet ouvrage des principes d'action immédiats. Et pourquoi Marx ne part-il pas de l'argent? Ses écrits préparatoires, il est intéressant de le noter, montrent que pendant longtemps – environ trente ou quarante ans – Marx s'est demandé par où commencer. La méthode descendante l'a conduit au concept de marchandise, mais il ne tente jamais d'expliquer ni de justifier ce choix. Son ouvrage commence avec la marchandise, un point c'est tout.

Il est essentiel de comprendre que son argument repose sur une conclusion prédéterminée. C'est ce qui explique ce début énigmatique, et, pour le lecteur, ce sentiment de confusion ou d'irritation qui pourrait le conduire à abandonner sa lecture au troisième chapitre. Marx a tout à fait raison de souligner que le début de son livre est particulièrement ardu, et mon premier objectif sera donc de vous aider à vous frayer un chemin dans les trois premiers chapitres. La suite sera presque une promenade de santé.

J'ai dit que l'appareil conceptuel mis en place par Marx ne vaut pas seulement pour le livre I du *Capital*, mais pour l'ensemble de ses analyses. Or, trois livres du *Capital* nous sont parvenus : en conséquence, si vous souhaitez réellement comprendre le mode de production capitaliste, il vous faudra malheureusement lire ces trois volumes. Le livre I n'offre qu'une seule perspective. Pire encore, les trois livres du *Capital* couvrent à peine un huitième du projet que Marx entendait mener à bien. Dans les *Grundrisse*, texte préparatoire qui contient l'esquisse de divers plans pour *Le Capital*, il expose le détail de son projet d'ensemble :

- 1) Les déterminations générales abstraites, convenant donc plus ou moins à toutes les formes de société (...).
- 2) Les catégories constituant l'articulation interne de la société bourgeoise et sur lesquelles reposent les classes fondamentales. Capital, travail salarié, propriété foncière. Leurs relations réciproques. Ville et campagne. Les trois grandes classes sociales. L'échange entre celles-ci. Circulation. Crédit (privé).
- 3) La société bourgeoise se résumant dans la forme de l'État. Considérée dans sa relation à soi-même. Les classes « improductives ». Impôts. Dette publique. Crédit public. La population. Les colonies. Émigration.
- 4) Rapports internationaux de production. Division internationale du travail. Échange international. Exportation et importation. Cours des changes.
- 5) Le marché mondial et les crises.¹

Marx ne vint jamais à bout de ce projet. En vérité, il ne put traiter que de quelques-uns de ces sujets d'une manière systématique

ou détaillée. Or nombre d'entre eux – le système de crédit et la finance, les activités coloniales, l'État, les relations internationales, le marché mondial et ses crises – sont absolument essentiels pour comprendre le capitalisme. On trouve cependant, dans cette masse d'écrits, quelques indications pour traiter de nombre de ces sujets, comme l'État, la société civile, l'immigration, le taux de change, etc. Et, comme j'ai tenté de le montrer dans *The Limits to Capital*¹, il est possible d'agencer ces fragments épars dans un ensemble cohérent. Mais il est important de reconnaître que l'appareil conceptuel exposé au début du *Capital* vise à poser les bases de ce projet titanesque et incomplet.

On verra que le livre I explore le mode de production capitaliste du point de vue de la production, pas de celui du marché, ni du commerce mondial, mais de la production seule. Le livre II (inachevé) adopte la perspective des rapports d'échange, tandis que le livre III (également inachevé) s'intéresse d'abord à la formation des crises comme produit des contradictions fondamentales du capitalisme, puis examine la répartition des surplus dans les différentes formes d'intérêt, le retour sur le capital financier, la rente foncière, les profits générés par le capital commercial, et ainsi de suite. Quoique le livre I laisse inexploré un immense domaine, il sera bien assez riche pour nourrir votre compréhension du fonctionnement effectif du mode de production capitaliste.

Cela nous ramène à la méthode de Marx. Car l'un des plus précieux enseignements à tirer d'une lecture attentive du *Capital* a trait à la méthode. Je considère pour ma part qu'elle est tout aussi importante que les propositions qu'il en tire sur le capitalisme, parce qu'une fois cette méthode assimilée, une fois qu'on sait la mettre en œuvre et qu'on en connaît la puissance, il devient possible de l'appliquer à presque n'importe quel objet. Cette méthode procède, bien sûr, de la dialectique, qui, comme Marx le souligne dans la préface déjà citée, « n'avait pas encore été appliquée aux sujets économiques » (19). Il y revient de façon plus précise dans la postface à la deuxième édition allemande : bien que cette méthode dialectique découle de Hegel, elle « n'est pas seulement différente de celle de Hegel, elle est son contraire direct » (17). C'est de là que vient la fameuse phrase selon laquelle Marx a renversé la dialectique de Hegel pour la remettre à l'endroit, sur ses pieds. Nous verrons que ce n'est pas totalement vrai. Marx a certes révo-

1 *Grundrisse*, trad. J.-P. Lefebvre et al., Paris, Éditions sociales, 2011, p. 65.

1 David Harvey, *The Limits to Capital*, Londres, Verso, 2006.

lutionné la méthode dialectique ; mais il ne l'a pas seulement renversée : « J'ai critiqué le côté mystificateur de la dialectique hégélienne il y a près de trente ans, à une époque où elle était encore à la mode » écrit-il, faisant allusion à sa *Critique de la Philosophie du droit de Hegel* (17). Cette critique fut clairement un moment fondateur qui lui permit de redéfinir son rapport à la dialectique hégélienne. S'opposant à la forme mystifiée de la dialectique hégélienne qui était en vogue dans l'Allemagne des années 1830-1840, il entreprit de la réformer en profondeur, pour qu'elle puisse saisir « toute forme faite dans le flux du mouvement », et l'« aspect périssable » de la société existante. En un mot, la dialectique doit pouvoir comprendre et représenter des processus – mouvements, changements, transformations. Ainsi, « rien ne peut lui en imposer, parce qu'elle est, dans son essence, critique et révolutionnaire » (18), et ce parce qu'elle pénètre le noyau même des transformations sociales, réelles ou potentielles.

Marx évoque ici son intention de réinventer la méthode dialectique pour prendre en compte le déploiement et les rapports dynamiques des éléments qui constituent le système capitaliste. Il cherche à capter la fluidité et le mouvement précisément parce qu'il est, nous le verrons, absolument fasciné par la mutabilité et la dynamique du capitalisme. Ce trait contredit la réputation par laquelle Marx est invariablement précédé : il serait une sorte de structuraliste, un penseur de la fixité et de l'immuable. Or *Le Capital* nous révèle un Marx obsédé par le mouvement ou les processus – la circulation du capital, par exemple. Pour lire Marx tel qu'il voulait l'être, il est donc nécessaire de comprendre ce qu'il entend par « dialectique ».

Le problème réside dans le fait qu'il n'a jamais écrit de traité de dialectique, ni expliqué sa méthode (même si, comme nous le verrons, il donne, ici ou là, des indications sur sa conception de la dialectique). Il y a donc un apparent paradoxe : pour comprendre la méthode dialectique de Marx, il faut lire *Le Capital*, qui est le lieu de sa mise en œuvre ; et pour comprendre *Le Capital*, il faut comprendre la méthode dialectique de Marx. Une lecture attentive de l'ouvrage permettra de saisir le fonctionnement de cette méthode, et plus on le lira, mieux on comprendra *Le Capital* en tant que livre.

Je noterai au passage l'une des curiosités de notre système éducatif : mieux on est formé à une discipline particulière, et moins

on est sensible à la méthode dialectique. Les enfants sont d'excellents dialecticiens : partout ils voient du mouvement, des contradictions et des transformations – à tel point que l'on doit déployer des efforts considérables pour qu'ils cessent de l'être. Marx entend retrouver la puissance intuitive de la méthode dialectique et l'utiliser pour montrer que tout est processus, que tout est mouvement. Il ne parle pas seulement du travail, mais du procès de travail. Le capital n'est pas une chose, mais un processus qui n'existe que par le mouvement. Quand la circulation s'arrête, la valeur disparaît et tout le système s'effondre. Par exemple à New York, juste après les attentats du 11 septembre 2001, toute activité a cessé. Les aéroports, les ponts, les routes ont été fermés. Au bout de trois jours, tout le monde s'est rendu compte que le capitalisme s'effondrerait si le mouvement ne repartait pas. Le maire de la ville, Ruddy Giuliani, et le président Bush ont alors exhorté les habitants à sortir leurs cartes de crédit, à faire du shopping, à retourner à Broadway, à aller au restaurant. Bush est même apparu dans une publicité pour l'industrie aérienne, pour encourager les Américains à reprendre l'avion.

Le capitalisme n'est rien s'il ne bouge pas. Marx l'avait bien compris, qui se propose d'évoquer le dynamisme du capital et sa capacité à se transformer. C'est pourquoi il est pour le moins étrange de le voir dépeint comme un penseur statique réduisant le capitalisme à une configuration structurale. En vérité, ce que Marx recherche dans *Le Capital*, c'est un appareil conceptuel, une structure profonde qui expliquerait le mouvement tel qu'il se déploie concrètement au sein du mode de production capitaliste. En conséquence, pour saisir l'activité et la transformation, nombre de ses concepts se fondent sur des relations plutôt que sur des principes isolés et indépendants.

Pour comprendre Marx tel qu'il voulait l'être, il faut connaître et reconnaître la méthode dialectique employée dans *Le Capital*. Beaucoup sont en désaccord sur ce point, y compris parmi les marxistes : les marxistes dits analytiques – comme G. A. Cohen, John Roemer ou Robert Brenner – rejettent purement et simplement la dialectique. Ces penseurs aiment à se qualifier de « no-bullshit Marxists ». Ils estiment préférable de dissoudre l'argumentaire de Marx en une série de propositions analytiques. D'autres en tirent un modèle d'explication causale du monde. Il y a même une approche positiviste de Marx, qui teste sa théorie à l'aune de

données empiriques. Je ne fais pas partie de ceux qui posent par principe que les lectures analytiques ou positivistes de Marx sont totalement erronées ; mais je répète que l'œuvre de Marx est en soi dialectique, et que, dans un premier temps du moins, nous devons procéder à une lecture dialectique du *Capital*.

Un dernier point : notre but, je l'ai dit, est de lire Marx tel qu'il voulait être lu. Cependant, dans la mesure où c'est moi qui guide cette approche, il est évident qu'elle sera affectée par mon expérience et mes propres centres d'intérêt. J'ai passé l'essentiel de ma carrière académique à étudier, à la lumière de la théorie marxienne, l'urbanisation sous le capitalisme, le développement géographique inégal et l'impérialisme, et ce parcours a naturellement influé sur ma lecture du *Capital*. Tout d'abord, mon souci est d'ordre pratique plutôt que philosophique ou abstraitement théorique : je me suis toujours demandé en quoi *Le Capital* pouvait éclairer la vie quotidienne des grandes villes façonnées par le capitalisme. Au cours des quelque trente années que j'ai passées à lire ce texte, nous avons assisté à toutes sortes de mutations – géographiques, historiques et sociales. Si j'aime autant, chaque année, faire cours sur *Le Capital*, c'est parce qu'à chaque fois je me demande en quoi sa lecture sera différente, quel aspect émergera que je n'avais pas remarqué auparavant. Et si je n'ai eu de cesse de revenir à l'œuvre de Marx, c'est moins pour y trouver un guide, que pour y puiser des idées théoriques pénétrantes sur le changement géographique, historique et humain. Ma vision du texte s'est bien sûr modifiée en cours de route. Parce que le climat historique et intellectuel fait surgir des problèmes et des dangers apparemment nouveaux, notre lecture du *Capital* doit évoluer et s'adapter.

Marx dit, à propos de ce processus, qu'il nous impose des reformulations et des réinterprétations. Il note qu'au XVIII^e siècle, la théorie bourgeoise appréhendait le monde d'une certaine façon ; puis l'histoire a ensuite rendu obsolètes cette théorie et sa formulation (11-12). Les idées doivent évoluer avec les circonstances. Et si Marx nous a offert une approche et une représentation lumineuses du monde capitaliste des années 1850-1860, le paysage a bien changé depuis. Il est donc impératif de se poser constamment la question : en quoi ce texte peut-il s'appliquer à notre époque ? Malheureusement, à mon sens, la contre-révolution néolibérale qui, depuis une trentaine d'années, domine le capitalisme mondial a beaucoup contribué à recréer les conditions

que Marx avait, dans la Grande-Bretagne des années 1850-1860, su déconstruire avec brio. En conséquence, ma lecture du *Capital* tente, d'une part, de souligner la pertinence et l'actualité de cet ouvrage, et d'autre part d'en proposer une interprétation adaptée à notre époque.

Mais je voudrais surtout qu'au terme de cet ouvrage vous ayez développé votre propre lecture du *Capital*. C'est pourquoi j'espère que vous nourrirez ce texte de votre parcours – intellectuel, social ou politique – et qu'en retour il pourra irriguer votre pratique. Je vous souhaite de passer un moment aussi agréable qu'éclairant en sa compagnie, et d'entretenir une fructueuse discussion avec lui. Ce genre de dialogue est un merveilleux exercice pour comprendre ce qui semble presque incompréhensible. Il revient à chaque lecteur de traduire *Le Capital*, de lui donner un sens qui informera sa propre vie. Il n'y a pas, il ne peut exister de lecture ultime et définitive, précisément parce que le monde est en perpétuel changement. Marx aurait sans doute dit : « *Hic Rhodus, hic salta!* »¹

À vous la balle, et maintenant, courez !

1. La formule, employée par Marx dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, signifie littéralement : « Ici est la rose, ici tu dois danser. » En d'autres termes, « Te voilà au pied du mur ». Pour une bonne analyse de cette formule, se reporter à Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, éd. G. Chamayou, Paris, GF n. 42, p. 56.